La représentation, en langue, de l'objet réel et de l'objet de représentation

Joëlle Rhetore

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3165>

DOI : [10.4000/praxematique.3165](https://doi.org/10.4000/praxematique.3165)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1990

Pagination : 121-137

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Joëlle Rhetore, « La représentation, en langue, de l'objet réel et de l'objet de représentation », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 15 | 1990, document 7, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3165> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3165>

Joëlle RHETORE

IRSCE

Université de Perpignan

LA REPRESENTATION, EN LANGUE, DE L'OBJET REEL ET DE L'OBJET DE REPRESENTATION

L'origine théorique de mon propos réside dans la théorie sémiotique et plus précisément la théorie du langage de Charles Sanders Peirce, logicien américain, contemporain de Saussure, auteur d'une théorie du langage encore aujourd'hui très largement ignorée, que j'ai extraite de ses écrits éparpillés (80 000 pages manuscrites pour l'essentiel) dans ma thèse (soutenue en 1988).

Peirce est connu du public pour son rattachement au pragmatisme¹ (il est l'inventeur du concept, même si ce dernier est attribué de façon erronée à William James) et pour sa trichotomie de l'icône, de l'indice et du symbole² (véhiculée par Jakobson dans les *Essais* en 1963).

Pour y avoir consacré beaucoup de son temps, Peirce s'estimait en droit d'affirmer que les idées cardinales de *un*, *deux* et *trois* s'imposent à nous en logique à tout moment, probablement parce que ces idées ont leur origine dans la nature même de l'esprit. De la même façon, nous trouvons les idées ordinales de *premier*, *second*, *troisième* comme éléments permanents de notre reconnaissance. De deux choses l'une, ou bien la raison en est que ces éléments nous seraient constamment 'donnés' dans les 'présentations' de nos sens (!), ou bien c'est parce qu'il est de la nature particulière de l'esprit de les mêler à nos pensées. Etant donné qu'il est impensable que des idées de nombres ordinaux nous viennent de nos

sens (de telles idées ne peuvent pas être des sensations), il faut donc qu'elles aient une origine psychologique ; et Peirce a finalement jugé que c'étaient des tendances innées de l'esprit.

Se réclamer de Peirce, c'est donc courir le risque de se voir taxer de tomber dans la triadomanie des fous du nombre trois, mais après tout, les tenants d'une position dualiste, majoritaires, sont tout aussi maniaques.

Première Conférence Lowell sur le Pragmatisme (mars 1903) ; (Charles Sanders Peirce : *Collected Papers*, 5.19) :

« Le pragmatisme est le principe selon lequel tout jugement *théorique* exprimable en une phrase au mode indicatif est une forme confuse de la pensée, dont le seul sens [meaning] si elle en a un, consiste à tendre à imposer une maxime pratique correspondante, exprimable sous la forme conditionnelle [si...] dont l'apodose est à l'impératif [alors...]. C'est-à-dire la forme canonique de l'argument, du raisonnement. »

Maxime ou principe du pragmatisme (*Revue philosophique*, VII, 48, en français dans le texte.) :

« Considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception. La conception de tous ces effets est la conception complète de l'objet. Pour déterminer le sens d'une pensée, il faut donc simplement déterminer quelles habitudes elle produit, car le sens d'une chose consiste simplement dans les habitudes qu'elle implique. »

LA QUESTION DE LA DETERMINATION DU SIGNE PAR L'OBJET

Mais qu'est-ce qu'une représentation ?

Une **représentation** est l'opération d'un signe, c'est-à-dire la saisie en un nouveau signe interprétant de la relation de ce dernier à l'objet dont il tient lieu, pour l'interprète de

la représentation. *Le sujet concret qui représente* Peirce l'appelle signe ou Representamen, mais il utilise ces deux mots différemment. Le signe véhicule une notion de quelque chose, à un esprit humain, tandis qu'il n'en va pas nécessairement de même du R.

Le processus qui lie ce signe-representamen à cet objet pour cet interprétant-là est une *sémiose* (ou *semiosis*), et, évidemment, il est triadique. La *sémiose* est le processus signifiant (par excellence).

Le langage est-il fait de signes ou de R ?

Un signe est défini comme un Representamen qui a un interprétant mental.

— (i) première remarque : puisque, en ce qui nous concerne, nous nous préoccupons de langage, nous aurons donc affaire à des signes, sous certaines conditions que je pourrais éventuellement développer.

— (ii) deuxième remarque : si le signe est un R avec un interprétant mental, c'est qu'il y a donc des Representamens qui ne sont pas des signes (exemple, si le tournesol, en se tournant vers le soleil, devient capable par cet acte même de reproduire un nouveau tournesol qui se tourne de la même façon vers le soleil, et ce faisant avec la même capacité de reproduction, alors le tournesol peut devenir un Representamen du soleil).

Ceci dit, la pensée est le principal mode de représentation.

Par ailleurs, un Representamen se définit aussi comme tout ce à quoi s'applique l'analyse de ce qui est essentiel à un signe, lequel est purement actuel, pleinement engagé dans le réel de la représentation. On peut concevoir leur différence en réfléchissant sur le processus de *sémiose* dont je viens de parler : quand le langage est en jeu, ce processus est de la pensée. Dans son évolution, il va du signe à l'interprétant ; mais si je reviens, par un « retour » de ma pensée, sur le signe de départ, cette involution du processus transformera ce signe en Representamen.

Peut-on se tromper lorsqu'on analyse des signes exprimés en langue ?

Oui, s'il s'est glissé une erreur dans mon analyse, une partie de ce que j'ai à dire du signe peut alors s'avérer fausse, et le signe ne sera pas un Representamen.

Par contre, l'analyse d'un Representamen (le nom 'homme', par exemple, ou le verbe 'battre') ne peut qu'être vraie, puisque c'est tout ce que le mot signifie. En bref, le signe est un observable, et sa fiabilité est incertaine. A l'inverse, le Representamen est un objet formel.

1. D'après la théorie de C.S. Peirce (1839-1914) - qui est une théorie de la sémiologie comme processus triadique - le propre de l'assertion est d'être vécue par les protagonistes de la situation énonciative comme une contrainte de l'expérience. Quand un signe a été émis :

(1) « Pierre bat Paul »,

c'est elle, déjà, qui a poussé l'énonciateur S_0 à opérer le rattachement de tel prédicat « battre » à tel(s) ou tel(s) sujet(s) « Pierre, Paul » ; c'est elle aussi qui agit sur l'interprète co-énonciateur S_1 pour qu'il produise un signe interprétant liant *ce même* prédicat à *ces mêmes* sujets. L'effet de la contrainte exercée par l'émergence du prédicat dans le signe, du moins contrainte sur S_0 , sera permanent à partir du moment d'énonciation T_0 , alors que les sujets-objets réels ayant déterminé l'énoncé ne disposent jamais que d'une force temporaire.

Pourquoi cette contrainte, et pourquoi cette permanence du prédicat ?

Pour répondre à ces deux questions, il faut faire un détour par les catégories qui régissent le réel, selon Peirce : Peirce part de l'idée que trois nombres sont fondamentaux, 1, 2, 3 et que tous les nombres supérieurs à 3 sont réductibles à des combinaisons à partir de 3.

[Pour comprendre la notion même de nombre, il faut partir du 3.

Si 2 est l'élément de l'altérité, celui sans qui rien ne pourrait être constitué, le 3 est celui de la relation, de la loi de composition des nombres.

Ce n'est qu'à partir du 3 que l'on peut saisir le nombre comme tel, c'est-à-dire à la fois dans sa dimension ordinale et dans sa dimension cardinale.

Mais si le 3 est cardinal, c'est parce qu'il peut être pris comme 1, comme unité. Le caractère du 1 est d'être opposé au 2 et d'être révélé par lui.

Mais le caractère du 1, tout comme le caractère du 2, est encore plus général : ce caractère est sa qualité de *nombre*, qui le fait considérer comme un tout.

Dès lors le 1 peut posséder une qualité générale qui le distingue du 2 et le fait apparaître comme plus *primitif* que 2. Le 1 est à la fois *tout et premier*.

Si on remonte l'ensemble des nombres : le 1 est un *tout* dans sa priméité ; s'il est dyadiquement opposé au 2, il est cardinal ; s'il est combiné au 2 par le 3, il est ordinal. On voit qu'alors la conception complète du 1 a nécessité les trois catégories, mais qu'il y a une conception purement monadique du 1 qui est celle du *tout* (Balat)].

Ces trois nombres de base correspondent aux trois catégories de modes d'être des phénomènes, que Peirce a appelées 'firstness' (priméité), 'secondness' (secondéité) et 'thirdness' (tiercéité).

- La priméité est le mode d'être de ce qui est tel qu'il est, positivement et sans référence à autre chose que lui-même.

- La secondéité est le mode d'être de ce qui est tel qu'il est, par rapport à un second mais sans référence à un troisième.

- La tiercéité est le mode d'être de ce qui est tel qu'il est, en mettant en relation un second et un troisième.

Les catégories des modes d'être des phénomènes sont clairement illustrées par des idées typiques (de catégories), qui constituent la *matière* des phénomènes : ce sont, en effet,

des catégories des éléments des phénomènes : la qualité, ou la possibilité correspondent à la priméité des phénomènes ; le fait ou l'action-réaction sont des idées de secondéité ; la loi ou pensée, la médiation, ou encore la représentation sont des idées de tiercéité. Partout dans le réel, nous en trouvons les traces sémiotiques, car ces catégories sont celles de toute expérience, réelle ou imaginaire, l'expérience étant définie par Peirce comme le résultat cognitif de notre vie passée.

Pour revenir à notre exemple, Pierre et Paul sont deux objets réels, en réaction l'un contre l'autre. ils constituent la secondéité du phénomène dont S_0 semble être le témoin . Enoncés, « Pierre », « Paul » deviendront des *indices* des sujets réels auxquels ils renvoient.

Qu'est-ce qu'un indice ? C'est un signe qui nous assure de la positivité d'un fait et qui permet la dénotation des sujets (réels). Nous ne connaissons le singulier, l'individuel que par la compulsion, l'insistance, qui sont caractéristiques de l'expérience.

La relation, par contre, qui unit les singuliers Pierre et Paul (quelle que soit cette relation) est tout aussi réelle qu'ils le sont. Mais elle n'est pas donnée. Elle est nécessairement 'interprétative' de la relation réelle, 'médiation' dans tous les sens du terme : médiation entre Pierre et Paul, mais aussi médiation idéale au plan de la signification, et en tant que telle, elle constitue la tiercéité à l'œuvre dans l'énoncé. La catégorie grammaticale du verbe est un *symbole*. Le propre du symbole est de rendre notre pensée et notre conduite rationnelles, et de nous permettre de prédire le futur (ceci est très important pour comprendre ce qui va se passer au niveau de l'objet de représentation). Le symbole est général et sa structure ne peut être connue que par la raison.

Par contre, sitôt qu'il est asserté, le verbe prend la fonction de prédicat. Tous les prédicats sont généraux et à ce titre leur structure est connaissable par la raison. Mais leur matière, elle, ne peut être connue que par les sens, et les sentiments.

Pour cette raison, un prédicat asserté va éveiller, dans l'esprit de l'interprète, une image mentale, qui est une *icône* : l'icône est le type de signe qui illustre le mieux les significations des pensées-prédicats. Les signes qui sont des icônes, en effet, montrent les traits d'un état de choses considéré comme imaginaire. (Et c'est bien ça, un prédicat : un état de choses imaginaire).

Car après tout, un autre énonciateur, doté d'un point de vue différent du premier, eût très bien pu dire, de la même situation :

(2) « Pierre et Paul semblent se battre. »

ou même, tout simplement, sans cette assertion mitigée exprimée par l'utilisation mitigée de « semblent » qui nous alerte sur le statut interprétatif du prédicat : (3) « Pierre et Paul se battent. »

Nous avons parlé de contrainte : mais attention, il ne s'agit pas de celle que Pierre exerce sur Paul en (1), laquelle n'est d'ailleurs pas confirmée par (2) et (3) issus de la même situation réelle ! En (2), comme en (3) la contrainte est mutuelle, <Pierre bat Paul *et* Paul bat Pierre>.

Il s'agit bel et bien de la contrainte du signe sur son propre énonciateur ! Drôle d'affaire : serions-nous menés par le langage, déterminés à dire le monde ? Pourtant, nous ne percevons pas tous ce monde identiquement, témoins les énoncés de (1) à (3), qui révèlent trois interprétations différentes d'une situation unique mettant en jeu les mêmes protagonistes. Il faudrait donc croire que cette détermination est faible, puisqu'elle autorise tellement de représentations.

La détermination du réel n'est effectivement pas la même pour chacun d'entre nous : mais cela n'a rien à voir avec le langage. Ce que la variété des trois témoignages ou interventions nous permet de comprendre, c'est que le réel de la situation ne se limite pas à celui de la situation *représentée*, qui est un découpage subjectif dont ne savons pas encore quels sont ses motifs et ses déterminations. Car, en fait, est-ce que l'énonciateur de (1) ne chercherait pas à faire accuser Pierre ? Ou bien, si l'on ne veut pas mettre sa bonne foi en doute, est-ce qu'il voit tout à fait clairement le champ de bataille et les protagonistes ?

2. Tout signe est, en fait, doublement déterminé : (i) il est déterminé par son (ses) objet(s) réel(s), actif(s), au plan phénoménologique (Pierre, Paul, et leur relation), et (ii) il est déterminé par son objet de représentation au plan sémiotique (battre, se battre, semblent).

Il importe, en effet, de se rappeler que le signe incarne une signification, qui est une qualité non quelconque, donc une priméité, représentée dans l'objet passif ou objet dans le signe, ou encore objet immédiat du signe. Un tel objet est suscité, créé, par l'énoncé du prédicat. Cet objet dans le signe, qui est l'objet dit de représentation, diffère de l'objet réel au sens où, si le renvoi, par le langage, aux expériences *futures* est possible, c'est grâce à lui, objet de représentation, alors que l'expérience collatérale dont a besoin et sur laquelle s'appuie l'interprète pour que le signe signifie - pour lui - est une expérience *passée* des objets réels. Ce qui est proprement 'langagier' dans l'énoncé (1) est le prédicat, qui est une interprétation de la relation réelle. Par sa capacité à renvoyer aux expériences futures de S_0 , ce prédicat devient une force permanente dans le rapport au langage de ce même S_0 . Les objets réels que sont Pierre, Paul et leur relation, par contre, étant moins médiatisés par le langage, ont une force d'attention sur eux plus immédiate, mais aussi plus temporaire.

En résumé. Fondamental : concevoir l'image mentale éveillée par le prédicat comme une conception médiate ; alors que l'objet du signe, lié à ses objets réels, est une conception immédiate. La conception médiate, qui est une tiercéité transformée en possibilité, et donc en priméité, cette conception médiate, donc, doit être considérée indépendamment de la circonstance qui l'a engendré, et c'est cette indépendance qui en assure la pérennité. Il n'en va pas de même de l'objet dynamique qui a pourtant, à l'origine, déterminé le signe à sa représentation immédiate mais qui ne peut pas avoir la même prégnance sur S_0 parce qu'il est une simple secondéité, une réaction, un fait brut.

[à propos de la permanence de l'idée éveillée par le prédicat, une analogie avec la conception peircienne de la personnalité : le terme coordination implique (...) une harmonie téléologique dans les idées, et dans le cas de la personnalité, cette téléologie est plus qu'une simple poursuite vectorisée d'une fin prédéterminée ; c'est une téléologie développementale. C'est cela le caractère personnel. Une idée générale, vivante et consciente maintenant est déjà déterminative d'actes dans le futur jusqu'au point dont elle n'est pas maintenant consciente. (6. 156). Cette référence au futur est un élément essentiel de la personnalité. (6. 157)]

3. L'expression du réel passe, notamment, par les catégories grammaticales que sont les modalités (l'actuel, l'hypothétique et la contingence) et la temporalité.

« Il me faut démontrer que les 'seront', les 'sont effectivement' et les 'ont été' n'épuisent pas les réels. Ils ne recouvrent que l'actualité. Il existe des 'seraient' et des 'peuvent être' qui sont tout autant réels.

L'univers contient bien à la fois des 'seraient' et des 'peuvent être' »

(Collected Papers, 8.216-7).

« La vérité appartient exclusivement aux propositions. La proposition est un signe que le prédicat est un signe de ce dont le sujet est un signe. Si tel est le cas, elle est vraie » (5.553).

La vérité est la conformité d'un Representamen avec son objet, *son* objet. Pour que l'énoncé

« (1) Pierre bat Paul »

soit vrai, il faut une action de l'objet sur le signe pour rendre ce dernier vrai ; sinon, il est pur exemple d'école, illustrant une démonstration théorique.

Sans cette action de l'objet sur le signe, l'objet n'est pas l'objet de la représentation. Il faut que le signe se saisisse du regard de l'interprète pour indiquer son objet et le faire sien, en forçant l'interprète à se tourner vers l'objet signifié. Donc un signe, pour remplir son office et actualiser sa puissance, doit subir la contrainte de son objet. Ceci explique la dichotomie qui sépare le vrai du faux. (5.554)

S'il est vrai que l'acte de connaissance d'un objet réel le transforme, le vrai peut se définir comme ce qui, dans la cognition, s'avère satisfaisant. (5.555)

[On pense à la pragmatique de Grice, par exemple, et à ses maximes conversationnelles, sous-tendues par le principe général de coopération (je pense ici à la seconde maxime, la maxime de qualité : qui consiste à essayer de rendre sa contribution vraie, (i) en ne disant pas ce qu'on croit

faux, et (ii) en ne disant rien que l'on ne pense suffisamment étayé, c'est-à-dire en n'avancé rien si l'on pense qu'on manque de preuves.)

Autres maximes : celle de quantité ; celle de pertinence et de manière, cette dernière imposant le rejet de toute obscurité et ambiguïté et la nécessité d'être bref et ordonné.]

Le vrai peut aussi se définir comme ce vers quoi tend l'enquête. (5.556). Dire qu'une action, ou son résultat, est satisfaisante signifie qu'elle est congrue avec son but. Il faut donc que ce but soit déterminé avant de pouvoir dire si l'action est satisfaisante ou non. (5.560)

En nov. 1877, le pragmatisme est fondé sur l'idée que les hommes agissent, en particulier au cours de l'enquête, comme si leur seul but était de produire un certain état de sentiment : on remarque en effet que leur effort s'arrête quand cet état de croyance est atteint, que la croyance soit vraie ou fausse. La conception de la vérité réelle doit donc être le produit de l'action de l'expérience. (5.563) Elle se développe progressivement : elle commence par une croyance volontaire ; devient croyance imposée par l'autorité de la société organisée ; se fixe comme résultat de la fermentation des idées ; et accède à l'idée de vérité comme s'imposant à l'esprit dans l'expérience, comme effet indiscutable d'une réalité indépendante.

Dans son élaboration de la logique des mathématiques comme logique modale de la possibilité et de la nécessité, Peirce donne pour tâche à la philosophie de déterminer la validité de la nécessité pour tout univers donné. Cette vérité, nous la trouvons dans l'expérience des phénomènes. C'est leur observation par la phénoménologie qui nous satisfait de leur existence comme êtres logiques (monades, dyades, triades (2) : qui sont les formes de l'expérience), tout comme de l'existence des trois catégories des éléments de ces mêmes phénomènes (qualité, fait, médiation : qui sont la matière des phénomènes).

Dire (4) « l'écarlate est rouge »

est une vérité essentielle, relative à son essence, et non pas un fait. La forme logique de cette proposition est une dyade (-est-) composée de deux monades (deux couleurs : écarlate,

rouge), qui constituent sa matière, alors que la copule est la trace de l'être (3) : cette dyade appartient matériellement à la catégorie de la qualité (puisque ses deux sujets sont des couleurs), ce qui revient à dire que, dans son mode d'être matériel, cette proposition dyadique appartient à la catégorie de la monade (4) (1.452). Mais peut-on considérer une telle phrase comme un signe adressé à quelque esprit ? Et, qui plus est, lié à un événement réel ?

Tout dépend. Telle qu'elle est produite par moi dans la situation présente, elle apparaît sans lien existentiel avec cette situation. Pourtant, il est clair qu'elle joue un rôle d'illustration dans mon propos : à ce titre, elle n'est pas totalement aberrante, du moins tant qu'elle ne tente pas de représenter quoi que ce soit de notre environnement actuel.

Qu'est-ce qu'un fait, en effet ? C'est un élément *abstrait* du réel, et qui correspond à une proposition, sans que l'on cherche à retenir l'élément de tiercéité de cette dernière, mais en retenant par contre l'élément de secondéité. Un fait peut être défini comme la secondéité qui relie un objet quelconque avec une possibilité ou priméité réalisée dans cet objet ; l'énoncé (1) était un fait, il reliait deux objets Pierre et Paul par une icône, celle éveillée par l'utilisation du verbe 'battre'.

Maintenant que signifie l'expression « abstraire un élément du réel » ? Peirce, qui s'est beaucoup préoccupé des modes de séparation de la pensée (au nombre de 3, bien sûr : dissociation, précision et discrimination) dit qu'il n'est pas possible de dissocier la réalité de la tiercéité (c'est-à-dire d'imaginer la réalité - définie comme on vient de le voir - sans la tiercéité), mais on peut la préscinder (= la supposer, l'abstraire). Illustration :

- dissocier la réalité de la tiercéité : non ;
- préscinder la réalité de la tiercéité : oui ; (= supposer la réalité sans la tiercéité).

Qu'est-ce, enfin, qu'un événement réel ? (1-492, *Logique des Mathématiques*, v. 1896). Et qu'est-ce que la réalité ? La réalité se caractérise par son indépendance par rapport à ce qui est pensé de l'objet réel. Elle est ce qui ne dépend ni de votre esprit, ni du mien. C'est donc négativement, en quelque sorte, qu'elle relève de la tiercéité.

(1-494, *ibid.*) : L'événement est la jonction existentielle de deux états apparemment impossibles, c'est-à-dire contradictoires ; exemple : « Philippe est saoul et Philippe est sobre » (c'est-à-dire de ce qui, dans l'existence, correspond à une assertion ou proposition [statement] sur un sujet donné) dont la combinaison en un seul sujet viole le principe de contradiction.

L'événement considéré comme une jonction n'est donc pas un sujet ni n'est inhérent à un sujet. Son mode d'être est la quasi-existence existentielle, cette approche de l'existence où les contraires peuvent s'unir en un seul sujet (cf. ci-dessus, par la potentialité). Le temps est ce divers de l'existence par lequel un 'sujet' existentiel peut recevoir des déterminations contraires. L'absurdité de la proposition « Philippe est saoul et Philippe est sobre » disparaît si l'on tient compte du temps qui fait du Philippe de ce matin un autre homme que le Philippe d'hier au soir. Le Philippe instantané qui peut-être en même temps ivre et sobre a un être potentiel qui n'accède pas vraiment à l'existence. Des faits impossibles sont de purs accidents d'une chose individuelle (Philippe), dont le mode d'être consiste à imposer sa place dans le monde. L'existence et l'individualité sont deux concepts dans lesquels domine la secondéité, tout comme la compulsion.

Par contre la nécessité - la nécessité générale, rationnelle - est une idée de tiercéité. Tout comme l'idée de futurité, au sens de ce qui sera affirmativement : une telle idée implique l'idée de certitude, or la certitude est connaissance et la connaissance est représentation. (Pourtant il y a une prédominance possible de l'idée de possibilité — qui est une priméité — dans le concept de futur, lorsqu'il signifie que quelque chose peut être). Relèvent aussi essentiellement de la tiercéité les idées de loi, de but, de pensée. Or la tiercéité entraîne la production d'effets dans le monde l'existence. Si donc le S_0 de (1) cherche à faire punir Pierre, le signe qu'il produit est une tiercéité, parce que S_0 poursuit un but en parlant. L'énoncé (1) n'est donc plus seulement un signe correspondant à une simple relation, c'est-à-dire à un fait de secondéité. Il est signe au sens plein, c'est-à-dire un fait de tiercéité, qui vise à produire un signe interprétant qui sera ou verbal (Pierre se fera réprimander par S_1), ou physique (S_1 peut donner une fessée à Pierre).

Prenons un ultime exemple.

Analyse sémiotique d'un événement non verbal : on reste dans le langage, mais cette fois-ci ce serait un diagramme qui en rendrait compte et non un énoncé ! Cet exemple pose un problème supplémentaire de perception, mais je n'ai pas le temps de parler du percept, du jugement perceptuel qui l'interprète, du fait de perception immédiate qui concerne les sujets réels qui prendraient la place d'indices dans la représentation verbale, etc. Voici l'exemple en question :

R. me tend un livre sans parler. Je le prends.

Trois sujets, A, B et C sont en cause : A, c'est R, l'agent ; B, c'est J., la bénéficiaire ; C, c'est le livre. Leur relation, réelle mais à interpréter, va l'être par ce qui serait un prédicat si l'événement avait donné lieu à un énoncé, par exemple, une apostrophe ou une injonction de A à B de prendre C :

(4) Joëlle, tiens, prends le livre !

Revenons à notre situation non verbale : l'acte de passage du livre C des mains de l'agent A (R) à celles du bénéficiaire B (J.) a été correctement interprété : le principe pragmatique gricien de co-opération, celui de pertinence, et enfin le principe de manière (évitement de l'obscurité, de l'ambiguïté, brièveté et ordre) ont été respectés. Les conditions de satisfaction de la communication (non verbale) ont été remplies, fût-ce de façon minimale puisque sans 'paroles'. Si l'on en croit les derniers écrits de Peirce (1911), cet événement serait à décrire plus justement comme un Representamen qu'un signe, dans la mesure où il aurait déclenché un interprétant quasi-réflexe non mental. Je préfère la description qui prend en compte la présence d'une activité mentale (il est vrai non explicite, et sans doute très élémentaire) dans le fait pour B d'avoir presque automatiquement décodé le message de A. Je considère donc cet événement comme un signe, comme le serait l'événement verbal : « Tiens, prends ce livre », et l'acte subséquent de réception de ma part manifestant ma compréhension (mentale) de l'injonction.

D'emblée, en tant que phénomène, l'événement non verbal s'inscrit dans la troisième catégorie des éléments de toute expérience : comme loi ou pensée (JR, thèse, 265-6). Faire cette analyse, ce n'est pas faire une observation strictement phanéoscopique : c'est observer la 'matière' des phénomènes, c'est-à-dire les 'catégories' dont relèvent les éléments du phénomène : qualité, fait ou loi.

Si j'appliquais la méthode phanéoscopique d'observation de ce qui est présent à 'notre' esprit comme éléments formels du phénomène, (i) je chercherais l'idée de qualité, ou de sensation, que le phénomène contient, dans la mesure où elle répond à l'exigence d'être logiquement indécomposable. Puis (ii) je chercherais l'idée de résistance, ou mieux, d'irréductibilité du phénomène A à autre chose B (autrement dit, au lieu de prendre le livre, j'aurais pu laisser le livre là où R l'avait posé ; ou bien, j'aurais pu le jeter par terre), sans référence à un troisième qui reliait A à B. Puis (iii) je chercherais le tiers, c'est-à-dire l'idée de composition dans le phénomène, l'idée d'un tout comme composé de ses parties ; ou encore, l'idée de triade, c'est-à-dire de combinaison comme objet pensé.

Si j'observais les 'formes' de l'expérience (c'est-à-dire du phénomène), je décrirais ce dernier comme une triade, puisqu'il concerne trois objets réels (R.J. et le livre + leur relation).

L'acte du livre passé des mains de R dans les miennes vient d'être analysé par moi comme un phénomène de loi ou pensée, qui est la troisième catégorie des éléments de toute expérience. La question qui peut être posée est la suivante : pourquoi cet événement n'est-il pas un simple fait ? C'est que les pensées ne sont ni des qualités, ni des faits (JR, thèse, 276). Elles ne se contentent pas de renvoyer aux choses existantes : elles peuvent être relatives à toutes les choses possibles. En outre, le sujet de la loi, qui est l'esprit, est étranger à la simple action individuelle. Et on ne peut nier que dans l'acte dont il est question, il y ait eu de l'esprit.

En dernier lieu, le geste perçu par moi comme me destinant l'objet-livre, geste par conséquent descriptible comme 'présence à l'esprit', ce geste est-il une dyade, ou une triade ? C'est une triade dégénérée, parce qu'elle n'est pas 'représentée' au moyen de symboles : mais elle est représentable ! Le geste de R a inclus la virtualité de sa représentation en langue, c'est-à-dire par des signes de nature symbolique (donc des légisignes), comme condition de possibilité de la communication de son sens : R, loc_0 de l'objet-livre, Moi, loc_1 , s'il y a transfert. Le contenu de signification de l'acte est aussi une triade, tout comme la structure formelle ou syntaxique (si elle est représentée dans une proposition).

CONCLUSION

Le champ de la pensée est reconnu, dans chaque pensée en apparence individuelle, comme un signe du pouvoir de l'univers de la vérité. Quand nous faisons référence à la vérité, nous nous accordons sur l'idée que nous renvoyons à la même chose réelle, que notre pensée soit juste ou pas. Etant donné que nous n'avons pas la connaissance de l'essence de la vérité, nous ne pouvons pas dire que nous disposons d'un 'concept' de la vérité. Mais nous avons cependant une perception directe du fait que la 'matière' de la pensée se voit imposer cette vérité de l'extérieur. D'où l'idée que seule une conscience dyadique peut nous permettre d'accéder à la vérité (ce que ne peut pas faire le sentiment, pas plus que la persuasion de la raison : le sentiment, parce qu'il ne parle que de lui-même ; et la raison, parce qu'elle se réfère toujours à deux autres choses qu'elle-même)

NOTES

(1) Genèse du pragmatisme (cf. Max Fisch, vol.3 des *Writings of Charles S. Peirce*) : l'idée surgit lors de conversations entre les membres du Club Métaphysique de Cambridge, fondé en 1872 par Peirce, James, Chauncey Wright, etc. L'influence dominante dans ce club était le darwinisme, qui professait des vues anti-idéalistes.

(2) Les formes de l'expérience :

- une monade est un élément pensé comme s'appliquant à un sujet, qui n'a pas d'autre caractère que ceux qui sont complets en lui, sans référence à quoi que ce soit d'autre.
- une dyade est l'idée élémentaire de quelque chose qui possède les caractères qui sont effectivement les siens relativement à quelque chose d'autre, mais sans considération d'un troisième.
- une triade est l'idée élémentaire de quelque chose qui est tel qu'il est relativement à deux autres choses, sans considération d'une quatrième. L'idée d'une combinaison est une triade car elle enveloppe les idées d'un tout et de deux parties.

(3) 1-548 (*On a new list of categories*, 1867) : (résumé par JR : en 1867, Peirce est encore kantien, mais il y a déjà en germe sa conception pragmatiste ultérieure, 1878) : « Notre compréhension du réel réduit nos impressions - qui sont multiples - à l'unité de la proposition. L'unité (= union pour faire un) consiste en la connexion compulsive, non arbitraire (c'est ça la contrainte sur S_p) d'un certain prédicat avec un ou plusieurs sujets. La signification qu'il faut donner à la copule « être », c'est de compléter ce travail de réduction du multiple à l'unité en joignant dans un nouveau signe interprétant ce prédicat à ce(s) sujet(s) ».

Plus tard ce que Peirce dit ici de la copule « être » sera pris en charge par la « copule d'assertion » qui n'aura pas de représentant lexical particulier dans les représentations verbales.

– « there is no griffin » [il n'existe pas de griffon ; le griffon n'existe pas] : la copule signifie « est réellement » au sens de 'actually is'.

– « a griffin is a winged quadruped » [un griffon est un quadrupède ailé] : la copule signifie « serait » = 'would be'.

1-551 (id) : la conception de l'être surgit au moment de la formation d'une proposition.

Dans une proposition, il y a un terme pour exprimer la substance (l'objet actif), et un autre pour exprimer la qualité (l'objet passif) de cette substance ; et la fonction de la conception de l'être est d'unir la qualité à la substance. La qualité est donc la première conception d'ordre dans le passage de l'être à la substance. Elle semble être donnée dans l'impression mais il faut se défier des résultats de l'introspection. Une proposition affirme l'applicabilité d'une conception médiate à une conception plus immédiate. Puisque cette applicabilité

est assertée, la conception la plus médiate est considérée indépendamment de cette circonstance, sinon les deux conceptions se seraient pas distinguées, et l'une serait pensée à travers l'autre, sans que cette dernière soit un objet de pensée. Pour être assertée comme applicable à l'autre, la conception médiate doit être considérée sans tenir compte de la circonstance, prise immédiatement. Ce faisant, elle transcende [kantien] le donné (la conception plus immédiate) et son applicabilité à cette dernière est de nature hypothétique.

– « This stove is black » [ce fourneau est noir] :

« ce fourneau » est la conception la plus immédiate, celle du « noir » la plus médiate. Pour pouvoir être prédiquée du fourneau, la conception médiate doit être discriminée de lui et considérée en elle-même, non pas comme appliquée à un objet mais comme incarnant une qualité, la noirceur. Mais la noirceur est pure espèce, pure abstraction : son application à « ce fourneau » ne peut donc qu'être hypothétique.

En conclusion : dire « this stove is black » équivaut à dire « there is blackness in the stove » [Il y a de la noirceur dans ce fourneau]. « Incarner la noirceur » est l'équivalent de « noir » : ces conceptions s'appliquent indifféremment aux mêmes faits. La noirceur est une pure abstraction, et on peut l'appeler un fondement, car y faire référence constitue une qualité ou attribut général.

La référence au fondement ne peut pas être prescindée de l'être, mais l'être peut être prescindé du fondement.]

(4) Une monade est un élément pensé comme s'appliquant à quelque sujet, qui n'a pas d'autre caractère que ceux qui sont complets en lui, sans référence à quoi que ce soit d'autre.

— une dyade est l'idée élémentaire de quelque chose qui possède les caractères qui sont effectivement les siens relativement à quelque chose d'autre, mais sans considération d'un troisième.

— une dyade est l'idée élémentaire de quelque chose qui est telle qu'elle est relativement à deux autres choses, sans considération d'une quatrième.